

pour celui qui n'a pas le sou, il n'y a que boue et poussière à récolter.

—Puisque tu y tiens absolument, dit-il, allons-y ensemble.

Arrivé à l'hôtel de Florentine, Marcat jugea prudent de s'effacer derrière son compagnon. Il avait peur d'être reconnu par la logeuse, qu'il était venu sottement interroger sur la chanteuse patriotique.

Jean n'espérait guère retrouver Florentine ; elle avait dû changer de logement pour échapper aux importunités du père Picoigne. Aussi quelle fut sa joie en recevant cette réponse de la logeuse :

—Mademoiselle est chez elle ; mais elle ne reçoit jamais personne.

Il en était bien sûr, Carillon ! Celle-là, c'était une honnête fille ! La vertu éclatait dans son beau regard si fier. Cette merveilleuse statue ne s'animait que devant le public ; puis redevenait impassible. Ces réflexions, Jean se les était faites en un quart de seconde.

—Qu'est-ce que vous lui voulez, à mademoiselle Florentine ? demanda la logeuse.

—Lui parler... pour affaire.

—En ce cas, écrivez-lui.

—Jean tira son calepin de sa poche, en déchira un feuillet sur lequel il inscrivit : Carillon et Marcat, pour affaire urgente.

Il plia le billet en deux, et le remettant à la logeuse :

—Ayez l'obligeance de porter ce billet à mademoiselle Florentine. Je reviendrai dans un quart d'heure chercher la réponse.

Il redescendit l'escalier, suivi de Marcat, qui s'effaçait avec mille précautions.

—En voilà des manières ! lui dit-il en bas. A la façon dont tu te caches, tu nous ferais prendre pour des cambrioleurs. Avoue-le, tu es déjà venu ici faire le pied de grue.

—Plains-toi ! répondit le ténor. Si je n'avais pris la peine de me renseigner, nous serions bien avancés aujourd'hui !

Ce raisonnement ne manquait pas de logique. Carillon dut s'en contenter. Ils firent silencieusement les cent pas dans la rue de l'Orillon.

—Le quart d'heure est passé, dit enfin Jean. Voudra-t-elle nous recevoir ? Qu'en penses-tu, toi ?

—Elle sera enchantée, affirma Marcat en se rengorgeant.

—Mon Dieu ! que tu es bête ! Allons ! passe devant, cette fois. Et il l'obligea à s'engager, le premier, dans l'escalier de l'hôtel.

Apercevant le ténor, la logeuse s'écria :

—Comment ! c'est encore vous !

Jean riait, enchanté.

—Eh bien ? fit-il.

Elle eut un sourire pour Carillon et un haussement d'épaules pour Marcat.

—Montez, dit-elle, chambre No 28, au cinquième étage, troisième porte à gauche.

Au cinquième étage d'un modeste garni demeurait la créatrice du "Ressuscité de Reichsoffen", la diva qui commençait à attirer, jusque dans un beuglant, le monde "select" qu'on est convenu d'appeler "Tout-Paris" !

Jean frappa timidement à la porte. Florentine ouvrit. Elle était vêtue d'un peignoir rouge très ample et à traîne. Ses cheveux, dénoués, lui retombaient sur les épaules. Jean ne l'avait jamais vue si belle. Très ému, il tremblait légèrement et détournait les yeux. L'impudent ténor fixait sur elle ses prunelles de chat sauvage.

—Veuillez nous excuser, dit Jean, de vous avoir dérangée ? Peut-être ignorez-vous que le père Picoigne nous a congédiés ?

—Vraiment ! mes pauvres camarades ?

Elle les plaignait tous les deux, sur un ton de compassion qui n'avait rien d'affecté. Jean se hâta de la rassurer à leur égard.

—Nous n'aurons pas chômé longtemps, dit-il. Changal nous a embauchés, ce matin.

—Changal, le directeur des "Folies Voyageuses" ?

—Lui-même. Et il nous a chargés de vous proposer, de sa part, un engagement.

Elle semblait avoir oublié la présence de Marcat et n'avoir de regards que pour Carillon. Enflammé de jalousie, le ténor prit la parole. S'il n'avait lâché quelque sottise, son camarade en aurait été fort surpris.

—L'affaire est bonne, dit-il ; de gros appointements, vingt francs par jour, tous frais payés, même la nourriture et le logement. Vous ne pouvez pas refuser ça.

Pour toute réponse, elle leur mit sous les yeux une lettre du directeur du "Palais des Merveilles", qui lui proposait un engagement de cinquante francs par soirée.

—Cela vaut mieux, déclara Jean, en poussant un soupir. Excusez-nous. J'aurais été... nous aurions été si heureux de vous applaudir tous les soirs !

Il avait l'air confus et profondément désolé.

—Avez-vous de bons appointements ? leur demanda-t-elle.

—Oui, répondit Jean. Changal nous paye plus que nous ne valons. Nous autres, voyez-vous, on n'aura jamais l'idée de venir nous chercher dans la boutique à Changal pour faire une création au "Palais des Merveilles". Vous voilà passée étoile de premier

ordre. Vous brillerez dans des yeux si éloignés des nôtres que nous n'aurons plus jamais l'occasion de nous réchauffer à votre lumière. Adieu, mademoiselle, et puissiez-vous monter encore plus haut, devenir une cantatrice applaudie du monde entier.

Il avait peine à retenir ses larmes.

—Mais, mon brave Carillon, dit-elle, rien ne vous prouve que j'accepte l'engagement du "Palais des Merveilles" !

—Comment ! s'écria Marcat, vous refuseriez cinquante francs par soirée ! Mais, c'est une fortune !

Elle lui lança un coup d'œil sévère.

—Alors, vous croyez, vous, lui dit-elle, que je chante pour faire fortune, que j'exploite le sentiment patriotique dans le seul but de ramasser des écus ?

Et leur montrant, accrochée au mur, au-dessus de son lit, la photographie d'un jeune homme revêtu du costume des francs-tireurs nantais :

—C'est pour lui que je chante ! s'écria-t-elle. C'est pour mon frère ! L'enfant que vous voyez là avait à peine seize ans. L'armée régulière ne pouvait l'accepter. Il était au nombre des cent quinze francs-tireurs nantais qui, unis à ceux de Lipowski et de Cannes, aux volontaires du Loir-et-Cher et à trois cents gardes nationaux, en tout douze cents hommes, défendirent pied à pied la ville de Châteaudun, le 18 octobre 1870, contre cinq mille Prussiens disposant de vingt-quatre pièces de canon. Vous savez que le combat se prolongea bien avant dans la nuit, à la lueur des incendies, au milieu des décombres. Mon pauvre frère tomba, la jambe brisée par une balle, et fut fait prisonnier. Les vainqueurs n'eurent point pitié de sa jeunesse. Ils le fusillèrent. Quand sera-t-il vengé ? Quand la France mutilée retrouvera-t-elle tous ses fils sous son drapeau ? Quand nous rendra-t-on l'Alsace et la Lorraine ?

—Quand on voudra, s'écria Jean, électrisé par cette invocation. Moi aussi, j'ai combattu, comme votre frère, pour la défense nationale. J'étais au siège de Strasbourg, où mon père me montrait l'exemple. Moins heureux que celui que vous pleurez, nous avons survécu au désastre.

Et Jean Jordanet, s'abandonnant à sa douleur, ajouta avec un sanglot déchirant :

—Si j'avais su ! Si j'avais pu prévoir : quelle épouvantable fatalité.

Florentine lui saisit une main et l'étreignit dans les siennes.

—Nous sommes faits pour nous comprendre, dit-elle.

Marcat, anéanti par le triomphe de Carillon, était devenu blême. Cette question de la chanteuse patriotique acheva sa défaite :

—Et vous, Marcat, que faisiez-vous pendant l'année terrible ?

—Moi ? moi, je gardais mes chèvres, dit-il franchement, et j'étais loin de me douter que je connaîtrais jamais les splendeurs de la capitale.

Jean, curieux de connaître les goûts de Florentine, avait inspecté, d'un regard discret, la chambrette où elle vivait dans ce mystérieux isolement.

A part un vieux piano aux touches jaunies par le temps, le mobilier se composait du strict nécessaire qu'on trouve dans les hôtels garnis des quartiers populaires. Mais ce qui frappait de suite le regard, c'était l'amas de livres dont la table était surchargée. Une histoire romaine se trouvait ouverte à côté d'un gros dictionnaire et d'un atlas.

—Elle est instruite ! se dit Jean ; je l'avais deviné. Et moi qui n'ai jamais rien voulu apprendre ! Quelle distance nous sépare !

Il avait hâte de connaître les relations de la vaillante artiste.

—Alors, dit-il timidement, vous n'êtes pas décidée à entrer au "Palais des Merveilles" ?

—Pas avant six mois.

—Vous gardez votre liberté ?

—Absolument... à moins d'incidents imprévus. J'ai vingt ans et demi. Dans six mois, je serai majeure et je pourrai crier ; Vive la liberté !

—Et d'ici là, que ferez-vous ? demanda Marcat.

Révolté par tant de sans-gêne, Carillon le rappela énergiquement à l'ordre.

—Tu es vraiment trop curieux, l'ami ténor !

L'ex-berger se redressa sur ses ergots.

—Ce n'est pas à toi de me le dire ! s'écria-t-il. J'accepterai toutes les observations de mademoiselle Florentine, mais pas les tiennes, jamais les tiennes !

La chanteuse patriotique se mit à rire d'un bon cœur. Leur rivalité l'amusait.

—Mes amis, dit-elle, si vous voulez que je fasse partie de votre troupe, restez d'accord !

Les deux cabotins tressaillirent d'aise. Ce fat de Marcat aiguillait les pointes de ses moustaches. Ne s'imaginait-il pas que Florentine renonçait à la gloire pour ses beaux yeux !

(A suivre.)